

M. le Professeur GUSTAVE VERRIEST

Gustave Verriest naquit à Deerlyek (Fl. Occ.), le 19 mai 1843. Il fit ses humanités au collège de Roulers (1852-1861), puis à l'Université de Louvain ses études de médecine (1861-1867), durant lesquelles il fut le contemporain et l'émule du Professeur Masoin.

Pendant sa vie d'étudiant, Verriest n'eut pas les occasions de se distinguer qui s'offrent aujourd'hui si nombreuses à l'activité de nos jeunes gens. L'enseignement de son temps se compose exclusivement de leçons théoriques tout empreintes des doctrines qui dominèrent la médecine durant la première moitié du XIX^e siècle. L'ère des recherches personnelles n'est pas ouverte encore à la faculté de médecine, ou tout au moins les élèves n'y participent pas ; les laboratoires, pour autant qu'ils existent, ne sont pas outillés ; bref, l'activité des étudiants est réduite forcément à des exercices de mémoire, pour lesquels les meilleurs esprits ne sont pas toujours les mieux qualifiés. Aussi n'y a-t-il rien d'étonnant à ce que le futur clinicien pût achever ses études à l'Université sans être autrement remarqué par ses maîtres.

En quittant Louvain, Verriest passa un premier hiver à Vienne, où il suivit entre autres les leçons de Skoda et de Rokytansky, cet émule de Virchow.

Ce premier séjour à l'étranger devait orienter sa vie et lui donner ses directives. L'enseignement de la médecine suit alors en Allemagne et en Autriche une voie toute différente de la nôtre.

Des méthodes intuitives se sont substituées partout aux exposés purement théoriques, et de nombreux exercices pratiques établissent un contact permanent et plus intime entre les maîtres et les élèves. La pathologie n'est plus une encyclopédie de faits et de systèmes, sa doctrine s'appuie sur des données d'anatomie microscopique et de physiologie; la porte est ouverte à la pathologie expérimentale. Les examens cliniques sont conduits avec des méthodes rigoureuses empruntées à la physique et à la chimie. La thérapeutique enfin, basée cette fois sur des faits et non plus sur de pures spéculations, abandonne les sys-

tèmes pour limiter ses interventions à des indications précises et s'en tenir le plus souvent à une expectative prudente.

Verriest fut d'abord quelque peu désemparé dans un tel milieu, si nouveau pour lui. Il ne se fit pas faute de le répéter par après. Au cours des digressions dont il émaillait volontiers ses leçons cliniques, le maître aimait à raconter sa surprise, quand il vit pour la première fois une pneumonie évoluer sans intervention aucune, sans saignée et sans émétique. Ce fut pour le disciple de Craninx et pour l'adepte de ses méthodes anti-phlogistiques une cruelle désillusion. Tous les anciens élèves de Verriest se rappellent la narration de cet incident qu'il terminait régulièrement par ces mots : « Tout mon bagage scientifique s'écroulait ! ».

Cet écroulement lui permit de découvrir son véritable horizon. Enthousiasmé par un enseignement qui était pour lui une révélation, il résolut de refaire son doctorat. Son séjour à Vienne touchait à sa fin... et ses finances aussi. Il eut vite fait de prendre un parti : il rentrerait en Belgique, demanderait à l'exercice de sa profession les ressources pécuniaires qui lui manquaient et retournerait à l'étranger dès qu'il aurait conquis l'indépendance nécessaire. Ce qu'il avait décidé, il le réalisa. Il rejoignit son pays natal et s'établit comme médecin à Wervieq où il exerça jusqu'en 1872.

Ces courtes années de pratique médicale en province constituèrent pour le jeune médecin un réel succès professionnel. Verriest parlait quelquefois de la situation qu'il s'était acquise dans sa région et volontiers il la mettait en opposition avec les troubles intérieurs qu'il ressentait, sorte d'inquiétude d'une nature vigilante, avide de connaître, consciente d'une ignorance qu'elle exagère sans doute, tant est grand son désir de retourner auprès des foyers de lumière dont il ressent encore le chaud rayonnement.

(En 1872, il faisait violence à de nombreuses sollicitations et quittait Wervieq pour visiter trois années durant les principales universités d'Europe, notamment Vienne à nouveau, Berlin, Leipzig, Strasbourg, et Paris.

Quel noble exemple pour nos utilitaires actuels que la conduite de ce jeune médecin qui quitte une situation honorable et

largement assurée pour s'abandonner à toutes les incertitudes d'une vie nouvelle ! Le mobile qui le guide alors, est marqué au coin du désintéressement le plus pur : le seul amour de la vérité. En effet, à cette époque Verriest ne prévoyait pas qu'il pût être appelé un jour à une carrière académique. Il quitte sans regret sa vie de médecin pour reprendre son existence d'étudiant, convaincu qu'il retournera tout simplement à la première. Malgré cela, ces trois années d'études nouvelles, il les consacre bien plus à sa culture scientifique générale qu'à sa formation professionnelle. Il se sent particulièrement attiré vers les études microscopiques, l'anatomie pathologique, la physiologie, vers les sciences médicales en un mot, qui de tout temps n'ont jamais nourri... que les intelligences.

En réalité cette nature ardente, avide de progrès, ne pouvait se contenter d'une médiocrité, fût-elle dorée ; cet esprit large et indépendant se sentait comprimé dans les limites étroites d'une pratique médicale routinière ; son tempérament d'artiste avait besoin pour s'épanouir d'horizons plus étendus ; aucune initiative nouvelle ne devait effrayer son optimisme.

Verriest ne rapporta pas de ses séjours à l'étranger que des connaissances nouvelles. Le positivisme froid de ses maîtres préférés laissa en lui une impression profonde. Il apprit à observer, à critiquer des faits, à se méfier de soi-même, à être précis dans sa parole et dans ses écrits. Ces influences éducatives tempérèrent heureusement une imagination très vive que par nature Verriest sentait vibrer en lui.

Au cours des longues et fréquentes conversations que nous eûmes avec lui à la sortie de l'hôpital après sa clinique, le maître nous raconta un jour un incident de sa vie universitaire, au laboratoire de microscopie de Virchow. C'est un rien, mais un rien qui montre la grande objectivité de l'illustre anatomiste et combien il cherchait à l'inculquer à ses élèves. Virchow surprend Verriest occupé à considérer une préparation microscopique. — Que voyez-vous là ? lui demande-t-il. — Je vois des cellules épithéliales desquamées, répond Verriest. — Non, Monsieur Verriest, vous voyez des cellules épithéliales, tout court. Le microscope ne vous montre pas le mécanisme qui les a libérées. La réponse était digne du maître ; elle ne tomba pas dans l'oreille d'un sourd.

Rentré en Belgique, en 1875, Verriest s'installa comme médecin à Bruxelles, où il ne demeura que quelques mois. En 1876, une loi nouvelle rendit obligatoires les travaux pratiques d'histologie normale et pathologique ; le choix des évêques belges se porta sur Verriest pour diriger cet enseignement nouveau. Ils ne pouvaient mieux choisir. Verriest reçut d'emblée en entrant à l'Université le titre de professeur ordinaire.

Il inaugura de la sorte la chaire d'histologie normale et pathologique. Quatre années plus tard, sa haute culture médicale le désignait pour occuper la chaire de clinique interne laissée vacante par la retraite du professeur Craninx. Cela se passait en 1880.

L'entrée de Verriest comme clinicien à l'hôpital fut une révélation ; le nouveau venu à l'Université, qui allait devenir le père spirituel d'une génération nouvelle, n'occupa pas d'emblée cette place marquante à la faculté sans exciter parmi ses collègues et dans le public médical un vif mouvement d'attention, sympathique chez les uns, méfiante chez les autres. C'est le cas de tous les novateurs. Après quelques mois, l'autorité de son enseignement lui avait rallié la plupart des suffrages et il devenait le chef incontesté de la jeune faculté, par les directives nouvelles qu'il imprimait à son activité.

L'enseignement d'un maître n'est pas seulement fonction du degré de son intelligence et de sa capacité de travail ; il est influencé dans une large mesure par l'affinement de sa sensibilité. Doué d'une intelligence vive, accessible à tous les progrès, mais aussi d'une imagination ardente, Verriest n'était pas un positif par nature ; il le devint par éducation. Nous avons dit déjà l'influence heureuse que ses maîtres exercèrent sur son esprit. Mais le sens des réalités risque toujours de s'effacer au sein d'une nature dont la sensibilité est vive ; il entre nécessairement en lutte avec elle et doit se régénérer continuellement, avec des défaillances fatales, par l'effort du travail et de la volonté. Tout l'enseignement de Verriest respire dans ses qualités comme dans ses défauts une âme de poète dans un cerveau de médecin ; il fut à la fois un clinicien éminent et un artiste.

Verriest avait une notion très exacte de sa mission, qui n'est pas de former des spécialistes. Il tendait dans son enseignement

à développer chez ses élèves l'esprit d'observation — par la recherche précise des symptômes — le sens critique — par l'interprétation naturelle des états morbides qu'ils traduisent — l'objectivité — par la précision dans les réponses et dans la rédaction des protocoles. — Cette conception de son enseignement, il la tenait de Virchow et c'était la bonne. Ses méthodes d'examen étaient précises et rigoureuses ; dans ce domaine-là il ne se permettait aucune fantaisie. Convaincu de la nécessité d'un enseignement spécial des méthodes d'exploration médicale, il provoqua lui-même un dédoublement de son cours, en faisant créer à la faculté une chaire de clinique propédeutique, qui fut confiée au professeur Denys.

Il paraît presque puéril aujourd'hui de vanter les qualités d'un maître comme technicien du diagnostic ; mais quand on se reporte à un demi-siècle en arrière, à une époque où la sensibilité de la main de Craninx — « cette main qui ne se trompait pas » — remplaçait le thermomètre pour mesurer une température, à une période où les méthodes d'exploration physique se réduisaient à mettre en évidence les lésions grossières qu'un élève de premier doctorat considère comme évidentes aujourd'hui, où la chimie et le microscope n'avaient pas accès à la clinique, on a le devoir de rendre hommage à Verriest d'avoir rompu bravement avec la routine et d'avoir mis d'emblée son enseignement à la hauteur de tous les progrès modernes.

Les leçons de Verriest procédaient bien plus de la formation qu'il avait acquise en anatomie, en physiologie et en pathologie générale que des cadres trop absolus de la pathologie spéciale. Il concevait la pathologie comme composée moins de maladies que de gens malades. Volontiers il raillait la conception de la fièvre typhoïde « avec un grand F » ou de la pneumonie « avec un grand P ».

Il les considérait et les analysait bien plus en tant qu'infections et faisait ressortir davantage le polymorphisme de leurs symptômes suivant le terrain individuel, sur lequel elles s'étaient greffées.

Sa conception du diagnostic cherchait moins à poser une étiquette sur un malade qu'à découvrir en lui les principes fondamentaux de la pathologie générale dans les réactions anatomiques et physiologiques de l'individu.

Cette même tendance se retrouve encore en matière de pathogénèse dans un de ses thèmes favoris : *La continuité des états morbides à travers la vie*. Verriest n'a laissé à ce sujet qu'un écrit de quelques pages ; on aurait fait un volume avec ses paroles. Pour lui, l'homme traîne derrière lui durant toute sa vie, soit comme séquelles soit comme prédispositions morbides, les affections qu'il a contractées durant sa première enfance. Il voyait notamment dans les troubles dyspeptiques du premier âge une amorce à la contraction d'une foule de maladies et ne manquait jamais d'en rechercher les signatures au cours de ses examens. L'asthénie universelle congénitale, le rachitisme, les troubles du système nerveux végétatif, certaines neurasthénies spontanées n'ont pas pour lui d'autre étiologie. Conception originale, mais partiellement exacte, à laquelle il eût donné plus d'autorité, s'il l'avait étayée d'un grand nombre d'observations. Il n'aurait pas négligé alors dans sa doctrine les influences de l'hérédité et de la dysharmonie des sécrétions internes. Par contre, il voyait juste, quand il attribuait aux lésions tuberculeuses bénignes de l'enfance un pouvoir de sensibilisation de l'organisme à la contraction de la tuberculose pulmonaire dans l'avenir.

Le souci constant du maître d'appliquer des principes de pathologie générale à l'analyse de chaque cas particulier donna à son enseignement une très grande originalité. Mais une semblable conception de la clinique ne va pas sans un écueil et Verriest ne sut pas toujours l'éviter. Des considérations de pathologie générale, à propos de lésions bien définies et de troubles fonctionnels, que la physiologie est à même d'interpréter exactement, peuvent donner lieu à des dissertations très objectives. Celles-ci ont l'avantage de réveiller dans la pensée des élèves une foule de notions acquises ailleurs, dont ils voient l'application en clinique, en même temps qu'elles développent en eux le sens de la critique. Mais faire de la pathologie générale à propos de cas obscurs, soit dans leur genèse, soit dans leur symptomatologie, c'est s'exposer à enlever à son enseignement son objectivité. Rendons à Verriest cet hommage qu'il n'était pas de ceux qui ne montrent à leurs élèves que les cas classiques. Fidèle à sa doctrine, il montrait tous les cas. Seulement il ne se contentait pas toujours, après un examen minutieux, de faire

des réserves sur un diagnostic ou d'avouer une ignorance bien légitime. Il ne se lançait que trop souvent dans de longues digressions où la fantaisie du poète et de l'artiste se donnait libre cours au grand dam de la patience de ses élèves et... du malade.

L'enseignement de Verriest fut toujours tenu à la hauteur du progrès ; il fut servi en cela par un concours de circonstances, qui le secondèrent merveilleusement. Soyons sincère ; né à une période où les recherches personnelles n'étaient pas en honneur dans notre pays, n'ayant lui-même que peu de penchant pour ces recherches, mais étant le premier à comprendre, à soutenir et à stimuler les efforts d'autrui, il tira grand profit de l'activité des laboratoires qui se multipliaient autour de lui. Il fut professeur de clinique à une époque de grande évolution médicale. La bactériologie bouleversait les notions d'étiologie et de thérapeutique ; la neurologie découvrait des horizons chaque jour plus précis et mieux délimités ; la chimie pénétrait davantage les secrets de la physiologie normale et pathologique, tandis que la pharmacodynamie remplaçait petit à petit l'ancienne thérapeutique purement clinique. Dans ces divers domaines, Verriest suivait avec orgueil l'évolution de ses élèves préférés, devenus des maîtres, (Dénys, Van Gehuchten, Idc.) Il s'intéressait à leurs travaux et à ceux de leurs élèves, et recueillait de ses fréquents entretiens avec eux le mouvement continu des idées et des faits dont il pouvait faire utilement l'application dans son service à l'hôpital. Bien des méthodes nouvelles de diagnostic ou de thérapeutique furent de la sorte appliquées et enseignées aux élèves bien avant qu'elles ne fussent devenues classiques.

En thérapeutique Verriest fut toute sa vie un sceptique et un abstentionniste. Tous ses élèves se rappellent son « belgicisme » stéréotypé : « Que pouvons-nous faire là-contre ? Pas grand-chose ». Son formulaire se limitait à quelques médicaments dont les indications étaient précises et l'action bien déterminée. Il méprisait la thérapeutique de façade dont de nombreux industriels se sont emparés de nos jours pour le plus grand bien de leurs usines et des pharmacies qui vendent leurs produits. Par contre, il était passé maître en diététique et, pénétré d'une foi profonde, et combien vraie, dans les ressources de la nature humaine, il

se bornait le plus souvent à mettre son patient dans les conditions d'hygiène les plus adéquates au maintien de sa défense, ce qu'il fit bien souvent avec un art merveilleux. Cette conception rationnelle de la thérapeutique, jointe à la sûreté de ses examens et à l'ascendant personnel qu'il exerçait sur ses malades, lui ouvrirent une carrière professionnelle qui ne connut que des succès.

Absorbé par une pratique médicale célèbre, qui lui laissa peu de loisirs, Verriest ne fit que de rares publications originales. La plupart d'entre elles sont des articles bibliographiques ou de vulgarisation qu'il fit paraître à l'occasion de quelques congrès ou dans le *Journal des sciences médicales de Louvain* devenu depuis la *Revue Médicale*. Ses travaux originaux se réduisent à la publication sommaire de quelques cas cliniques dans le *Bulletin de l'Académie royale de médecine de Belgique*. Il fit partie de cette dernière comme membre titulaire et présida régulièrement ses assemblées mensuelles en 1906.

Mais si Verriest ne fut pas un homme de recherches, il exerça, par contre, durant toute sa carrière, une influence considérable sur l'évolution de la faculté de médecine de Louvain. L'organisation modernisée des facultés étrangères qu'il avait fréquentées, devait lui servir d'exemple. Dès son entrée à l'Université comme professeur en 1876, il résolut de rompre avec les traditions de l'ancienne faculté et d'engager hardiment l'avenir vers une organisation plus scientifique. C'était la période où le grand Carnoy inaugurerait à la faculté des sciences une chaire de biologie, créait des laboratoires de recherches microscopiques, fondait *La Cellule*, groupait autour de lui une élite de travailleurs et devenait l'inspirateur et l'âme d'une efflorescence de travaux scientifiques inconnue jusqu'alors. Travailleur infatigable, doué d'une intelligence aux larges vues, prévoyant l'avenir avec une remarquable perspicacité, Carnoy voyait arriver à pas rapides le temps où la médecine deviendrait une branche de la biologie et prendrait rang parmi les sciences naturelles. Une école de hautes études ne doit pas suivre le progrès mais le précéder. Pour cela il fallait créer des laboratoires et former des savants ; mais pour cela aussi il fallait vaincre bien des préjugés, rompre avec plus d'une routine, secouer combien d'inerties.

Verriest fut son collaborateur le plus précieux. C'est à leur sagesse dans le choix successif de leurs collaborateurs, Denys, Van Gehuchten, Ide, que nous devons l'ouverture d'une ère de recherches scientifiques qui, en quelques années, transforma complètement l'esprit et les méthodes de l'enseignement médical à Louvain.

Une plume plus autorisée que la nôtre rendra certainement hommage à l'artiste délicat, au fin lettré que fut Verriest. Les rares loisirs que laissaient au maître son enseignement et l'exercice de sa profession, il les consacrait à la musique et surtout à la littérature de sa chère Flandre. Il aimait par-dessus tout sa langue maternelle ; il en savourait l'originalité, la pureté des formes ; il n'était pas de ceux qui veulent l'identifier aujourd'hui avec le néerlandais mâtiné d'allemand. Il avait l'orgueil de sa personnalité de flamand. Toujours il fut le protecteur et l'ami de ses poètes, dont Guido Gezelle était pour lui le plus délicat. Toute sa vie, Verriest fut un protagoniste ardent de la rénovation des populations flamandes, tout en restant belge de cœur et d'âme et toujours bienveillant pour ceux qui ne partageaient pas ses opinions.

En 1911, Verriest fut admis sur sa demande à l'Éméritat. Après une carrière académique de trente-cinq années de labeur quotidien, le maître vénéré méritait bien de jouir d'une retraite heureuse entouré du respect et de l'affection, non seulement de ses proches mais de tous ceux qui l'avaient connu et qu'il avait séduits par sa grande bienveillance et par les charmes de son caractère toujours jeune, malgré ses cheveux blancs.

La guerre fut pour lui une cruelle désillusion. Le disciple de Virchow avait pour l'Allemagne une admiration sans bornes ; il exaltait sa science, son énergie, son âpreté au travail, son esprit de discipline ; pas un moment il ne l'aurait crue capable de forfaire à l'honneur et d'instaurer sous sa botte l'ère de barbarie dont nous fûmes les malheureuses victimes durant quatre années. Est-ce là chez lui un manque de psychologie ? Non pas. Beaucoup d'entre nous pensaient comme lui. Ce fut plutôt l'erreur d'une nature foncièrement honnête et généreuse, disposée par tempérament à voir dans les hommes et dans les choses leurs seules qualités, incapable de prêter à autrui des sentiments qui n'étaient pas les siens.

Durant la guerre, Verriest se réfugia en Angleterre d'abord, en France ensuite. Il mourut à St-Cloud le 25 juin 1918.

S'il est vrai de dire que dans une famille digne de ce nom, la tradition des vertus chrétiennes, des initiatives, du travail, fait revivre continuellement les ancêtres au sein de leurs descendants, le souvenir de Verriest restera dans la grande famille médicale belge comme celui d'un maître qui vint à son heure et fut de son temps, tout comme la faculté de médecine de Louvain honorera désormais en lui le pionnier hardi qui fut l'artisan de sa rénovation.

A. LEMAIRE,
Professeur à l'Université de Louvain.